

	Nizi Joseph : Né le 18-01-1880 à Brest ; 1904, prêtre ; 1907, vicaire à Saint-Mathieu, Quimper ; 1908, vicaire à Saint-Martin Morlaix ; 1912, prêtre résidant à Saint-Martin de Brest ; 1913, idem à Saint-Michel de Brest ; décédé le 27-06-1941.
--	--

Un de nos confrères vient de mourir, dont on ne parlait guère depuis longtemps sauf depuis, comme nous allons le dire, dans un milieu tout particulier et assez restreint. M. Joseph Nizi, qui s'est éteint à 61 ans, avait été presque toute sa vie cruellement éprouvé dans sa chair. Né à Brest, fils d'un garde-consigne, il était entré de bonne heure au Petit Séminaire où il tenait dans une classe brillante, un rang qui fut souvent le premier. Dès l'âge de 15 ans, il avait commencé à souffrir, mais son intelligence très vive, servie par une énergie opiniâtre, lui permit de mener jusqu'à leur terme ses études classiques et cléricales.

Après huit ans de vicariat d'abord, à Saint-Mathieu de Quimper, puis à Saint-Martin de Morlaix, la maladie le força à démissionner. Dès lors, ce fut sans répit la chaîne des misères qui peuvent accabler un corps humain : rhumatismes déformants compliqués d'une cystite, malaises du côté du foie et du cœur, que vint encore aggraver une fracture de la jambe gauche à la suite d'un accident. A partir de 1932, il se vit condamné à une claustration continue et, pire encore, à l'immobilité crucifiante. Chaque jour, vers midi, sa sœur dévouée l'habillait, et du lit où il avait été cloué, il passait sur sa chaise d'où il ne bougeait plus jusqu'au soir. Les jours se succédant dans la même monotonie douloureuse, il s'accommoda pour le mieux de son existence de valétudinaire. Ne pouvant écarter la douleur, il chercha des forces contre elle, surtout la prière et le travail intellectuel, et il aimait la vie quand même. Il se plaisait à dire qu'il cherchait à se « divertir » de son mal, au sens pascalien du mot. Il se livra passionnément aux études qui lui ouvrirent les *templa serena* de la haute culture, prit des élèves en leçons particulières, les prépara aux différentes séries de baccalauréat : lettres, langues et sciences, et se mit en mesure de mener des candidats jusqu'à des certificats de licence, même celui de Philologie allemande. Les autorités universitaires, dont l'attention fut appelée sur les succès de ses élèves, lui témoignèrent leur satisfaction en lui faisant obtenir les palmes académiques. Il en fut le premier surpris, mais il était content, bien que le ruban lilas ne dût jamais fleurir sa boutonnière. La distinction conférée lui donnait une autorité accrue, surtout sur son groupe de lycéens et, je crois aussi, sur quelques-uns des jeunes maîtres du lycée, et resserrait le contact de ces jeunes gens avec le prêtre : c'était son genre d'apostolat, son rôle qu'il tenait pour providentiel et qu'il aimait de toute son âme. Ne fut-ce pas là le secret de cette égalité d'humeur, de ce moral merveilleux qu'il conservait, avec un continuel sourire, devant les assauts du mal qui le torturait jour et nuit, et dont on ne se fût pas rendu compte si ce long martyre ne lui eût parfois arraché quelques gémissements ?

Avec quel déchirement dut-il quitter sa maison de la Rampe du Merle-Blanc, sa bibliothèque garnie de milliers de livres, sa chambre d'où il jouissait d'une vue superbe sur la rade ! Les bombardements avaient causé des dommages importants au domaine familial ; il avait dû fuir ces lieux si chers devenus inhabitables. Une voiture-ambulance le transporta à Landerneau où des amis lui avaient trouvé un logement provisoire. Il y continuait ses leçons à ceux de ses élèves restés à Brest ou

réfugiés dans les environs et qui se rendaient jusqu'à lui à bicyclette. C'était merveille de voir avec quelle clarté, quel savoir-faire pédagogique il donnait son enseignement, avec quelle compétence, quelle exactitude scrupuleuse il corrigeait les devoirs, quand on savait que ses nuits se passaient sans repos, dans des assoupissements passagers, coupés par des cauchemars harcelants plus pénibles que l'insomnie. Le 6 juin, il écrivait à sa nièce qui habite Rennes, que, malgré la violence de ses maux il ne voulait pas garder constamment le lit, mais « tenir » sur sa chaise, au moins l'après-midi, autant que possible.

Il a tenu jusqu'au dernier jour. Le jeudi soir 26 juin, durant un entretien avec un confrère qui le visitait de temps en temps, il dégagea de la complexité des événements des vues très profondes, puis il exposa la manière de traiter et de traduire les récentes compositions du baccalauréat ; après quoi, se réfugiant dans ses propres souvenirs qu'il narrait à la perfection, il évoqua, avec quelle précision dans les traits et quel choix succinct d'anecdotes édifiantes, les physionomies de saints prêtres qu'il avait connus : il recourait à eux, il les invoquait, disait-il. Montrant ensuite son bréviaire, qu'il tenait à l'ordinaire ouvert devant lui, il s'appliqua le texte du psalmiste : *Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus*, qu'il avait, au surplus, transcrit sur le verso d'une enveloppe posée à sa portée pour en faire l'objet de sa méditation. Dans cette conversation qui fut, sans qu'il s'en doutât, ses *ultima verba*, il se révélait tout entier avec la netteté et l'originalité de son esprit et avec ce qui faisait l'objet de ses préoccupations : le sort du pays, ses élèves, la piété.

Le lendemain matin, le même confrère lui porta la communion comme il le faisait chaque vendredi pour se conformer à son désir. Le soir, vers 7 heures, au cours d'une leçon, il s'effondra sur sa chaise, foudroyé par une embolie. Il eut juste le temps de recevoir une absolution, puis une onction *per omnes sensus*. La croix, sur laquelle il avait été si longtemps étendu, aura été pour lui, nous l'espérons, l'échelle du ciel.

Une première cérémonie des obsèques eut lieu, le lundi suivant à 10 heures, en l'église Saint-Houardon, où M. le Curé chanta la messe d'enterrement. Tout le clergé de Landerneau y assistait, y compris les aumôniers et les prêtres résidants auxquels s'était joint un de ses condisciples,

M, le Recteur de Pencran. L'inhumation se fit le même jour au cimetière de Brest après une seconde cérémonie à Saint-Michel, où s'étaient rassemblés autour de son cercueil une quinzaine de membres du clergé de la ville et des environs et un groupe fidèle d'amis qui, ayant connu et apprécié cette âme d'élite, avaient été conquis par elle.